LE 136e RÉGIMENT D'INFANTERIE

DÉFENSEUR D'ARRAS

Du 2 octobre 1914 à juillet 1915

Par

Le Général CRUÈGHE

Commandant du Régiment pendant cette période

PARIS
SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU
144, rue de Rivoli, 144

—

1935

Le 136e Régiment d'Infanterie

DÉFENSEUR D'ARRAS

Du 2 octobre 1914 à Juillet 1915

I. PRÉLIMINAIRES

Sous le titre "*Pourquoi Arras ne fut pas pris (1914)* ?", M. le Général MORDACQ a publié un livre, destiné à célébrer et exalter la glorieuse mémoire du Général BARBOT, commandant à l'époque la 77e Division, et l'héroïsme des poilus du 159e, régiment de ce Général en temps de paix, et que commandait le Colonel MORDACQ en octobre 1914. Cet ouvrage fait bien revivre dans leurs grandes lignes les péripéties au milieu desquelles durent se débattrent à l'est d'Arras, au début d'octobre 1914, la 77e Division et en particulier le 159e d'Infanterie. Il établit qu'en trois circonstances, cette Division, sous l'impulsion intelligente du Général BARBOT, a sauvé Arras de l'emprise allemande.

Je ne contredirai en rien les conclusions du Général MORDACQ : je m'y associe même de tout cœur. Mais, a-t-il tout dit sur ce sujet ? Est-ce uniquement la 77e Division et le 159e qui ont sauvé Arras en cet automne 1914 ? Autrement dit, la question traitée par lui est-elle complète, a-t-elle été creusée à fond ? Je ne le crois pas. Loin de ma pensée de supposer qu'il a omis volontairement de relater ce qui se passait à ses côtés. Il a certainement ignoré, comme j'ignorais moi-même à ces moments d'imprécisions, de grands troubles et de décisions rapides, les évènements même les plus voisins de l'unité qu'on commandait. On n'avait souvent ni le temps, ni les moyens de se renseigner de façon utile et certaine. Si son livre m'a appris bien des circonstances que je ne soupçonnais pas, je puis à mon tour révéler bien des faits qu'il a ignorés également.

Le Général MORDACQ s'est contenté de souligner à deux reprises que la 77e Division, durant son action à l'est d'Arras, était liée à sa droite, c'est-à-dire, au sud, au 136e R.I., sans se demander ce que faisait là ce régiment, et aux ordres de quel grand chef il obéissait. Le 136e, que j'avais l'honneur de commander en octobre 1914, appartenait il est vrai au 10e Corps d'Armée, lorsque, venant d'arriver près de Beaurains, il fur, dans l'après-midi du 2 octobre, détaché de son corps d'Armée, envoyé à Tilloy-les-Mofflaines, et mis à la disposition à la disposition du Général BARBOT, pour renforcer l'action de sa Division. Il resta sous les ordres de ce Général les 3,4 et 5 octobre puis repassa pour deux jours sous le commandement de ses chefs normaux, pour revenir les 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 octobre sous les ordres du Général BARBOT.A partir du 14 octobre, la 77e Division disparut du front d'Arras et fut reportée au nord de la Scarpe. Le 136e réattaché à son corps d'Armée, reçut alors la mission de garder et de défendre tout le secteur compris entre cette rivière (Blangy) et le chemin de terre d'Arras à Neuville-Vitasse passant par la maison de l'Equarrisseur, c'est-à-dire tout le front est d'Arras.

Durant les dix jours passés sous le commandement du Général BARBOT, j'ai pu apprécier toute la valeur de ce grand chef, son cran et son moral admirables, son activité inlassable, la sûreté de son coup d'œil, sa bienveillance pour ses subordonnés. Contrairement à certains

chefs, il n'était pas un critiqueur, un censeur impitoyable, mais il était un soutien, un appui moral considérable pour ses inférieurs. C'était, je me plais à le répéter, un grand chef, pour lequel j'ai toujours conservé une admiration sans borne. Dés qu'on l'abordait, il vous mettait tout de suite à l'aise, et inspirait une confiance inébranlable, le dévouement le plus absolu.

Dons, l'action du 136e à l'est d'Arras en cet automne 1914, se trouve partagée en deux phases distinctes, du 2 au 14 octobre, sous les ordres du Général BARBOT, mission commune avec celle de la 77e Division, à partir du 14 octobre, revenu dans le giron de son Corps d'Armée, mission de défendre seul le front est d'Arras, de Blangy (inclus) au chemin de terre d'Arras à Neuville-Vitasse.

II. – LE 136e, DÉFENSEUR D'ARRAS

Première Phase

Pour préciser complètement la question, la traiter dans toute son ampleur, il serait nécessaire de transcrire ici les notes de mon carnet de campagne pendant la période envisagée par le Général MORDACQ. On y verrait, je l'espère, que même durant cette première phase, le 136e a droit, lui aussi, de revendiquer une large part du salut d'Arras. Mais cela allongerait par trop ce simple récit. Je passerai donc sous silence les ordres reçus du Général BARBOT et les incidents, parfois dramatiques, qu'ils entraînèrent. Je me contenterai de dire qu'il m'avait donné d'une façon générale la mission de couvrir la droite de sa Division entre la grande route de Cambrai et Neuville-Vitasse, de m'opposer par suite à toute progression,sur son flanc, d'un ennemi venant de Wancourt et de Neuville-Vitasse, où il se montrait particulièrement pressant et d'envoyer tous les jours à des heures variées de fortes reconnaissances, d'un peloton ou d'une Compagnie, pour préciser la position de l'ennemi et l'empêcher de se fixer au sol. Faisant abstraction de multiples incidents, très intéressants cependant, suscités par ces ordres, je me bornerai à relater une situation particulièrement critique où le 136e a sauvé Arras.

Arrivé le 2 octobre à la nuit tombée à Tilloy-les-Mofflaines avec les 2e et 3e bataillons, le 1er ayant été détaché en passant vers Mercatel en soutien d'un groupe d'artillerie en danger,il me fut impossible de voir le Général BARBOT et d'obtenir du Colonel commandant la 88e brigade (77e D.I.), qui y cantonnait, le moindre renseignement sur la situation et sur ce qu'on attendait de mon régiment. Après des tribulations bien pénibles pour mes hommes, je finis par obtenir l'autorisation de les cantonner dans ce village. Il était 10 heures du soir. Les soldats très fatigués marchaient depuis 4 heures du matin, où nous avions quitté Sailly-aux-Bois. Ce n'est que le 3 au matin que je pus joindre le Général BARBOT et me mettre à sa disposition. Durant cette journée du 3, et celles des 4 et 5, les deux bataillons, à demi déployés face à Wancourt et Neuville-Vitasse, continrent la progression de l'ennemi, tandis que le 1er de soutien d'Artillerie fut avancé à Neuville-Vitasse, où il eut à s'engager contre des ennemis nombreux et entreprenants, qui incendièrent ce village et cherchaient à s'en emparer.

On a vu que le 6, le 136e avait cessé de dépendre du Général BARBOT. Le premier ordre reçu vers midi de mon chef normal, le Général commandant la 39e Brigade (10e Corps), fut de se replier de Tilloy-les-Mofflaines sur le Faubourg-Saint-Sauveur. A l'étonnement que j'exprimai à l'officier apportant cet ordre, il me fut répondu qu'à notre droite, l'ennemi s'était emparé de Beaurains, et qu'au nord de la Scarpe, il avait pénétré dans Athies et Fampoux et marchait sur

Saint-Laurent-de-Blangy, nous risquions d'être encerclés. Force me fut d'exécuter l'ordre. Dans son repli, le régiment ne fut pas inquiété par l'infanterie ennemie, mais en revanche, il subit des pertes assez sensibles de la part de l'artillerie. Il s'accrocha tant bien que mal aux clôtures et maisons de Saint-Sauveur, avec une pointe avancée d'une compagnie dans le parc et château à l'extrémité est de ce faubourg, qui tenait sous son feu l'embranchement du chemin de Tilloy et de la grande route de Cambrai. Le 7 au matin, un nouvel ordre du même Général, parvenue à 10 heures, prescrivit de se replier à nouveau sur la gare d'Arras et de garnir la lisière est de la ville, parce que l'ennemi aurait encore progressé du côté de Beaurains, et le 25e R.I., qui faisait brigade avec le 136e refoulé de ce village, avait été obligé de garnir les maisons des faubourgs de Ronville et la lisière sud d'Arras. Toujours très étonné, puisque je n'ai pas été attaqué, j'exécute l'ordre à contre cœur.

Le 3e Bataillon fut disposé dans le quartier de la gare et dans les maisons bordant la voie ferrée, le 2e dans le quartier de l'abattoir et face à la Scarpe, le 1er, qui avait rejoint la veille, était en réserve sur la Grande Place. Me tenant personnellement au centre de ce dispositif sur une petite place triangulaire du boulevard Faidherbe, d'où je veille à l'installation des unités et aux travaux de défense que j'ai prescrits, je vois arriver le Général BARBOT. Il me demande ce que je fais là et quels ordres j'ai reçus. Je lui explique. Il m'annonce qu'il vient d'être nommé Commandant Supérieur de la Défense d'Arras, et que par suite, je repasse sous ses ordres. J'en suis ravi. Il s'informe alors de ce que je pense de la situation devant mon front.

Je lui donne mon sentiment, et comme conclusion, je lui demande l'autorisation de me reporter en avant, aux endroits où nous étions le matin dans le Faubourg Saint-Sauveur. Sans hésiter, il donne son assentiment. Le mouvement s'exécute aussitôt sans grande difficulté, quoique au passage du pont sur la voie ferrée, qui relie Arras à Saint-Sauveur, le bataillon de tête ait reçu quelques obus qui occasionnèrent des pertes légères. Le régiment réoccupa sans tirer un coup de fusil, non seulement les emplacements du matin, mais ses éléments avancés furent poussés un peu plus vers l'est. Vers la fin de l'après-midi, le Général BARBOT vint à mon P.C., situé dans un estaminet en face l'église Saint-Sauveur. Je lui rendis compte de ce qui s'était passé et de la situation actuelle. Il témoigna toute sa satisfaction et dicta à son officier d'Etat Major (Capitaine de FÉLIGONDE) un ordre me nommant Commandant du front est d'Arras et plaçant sous mes ordres avec mon régiment, le 25e d'Infanterie et un Bataillon Territorial. Je complétai immédiatement mes ordres pour la défense.

Or, le soir vers 11 heures, une très vive fusillade se déclencha subitement sur le front du 136e ; me tenant sur le pas de la porte de l'estaminet, je devinai tout de suite la cause de cette attaque, et rassurai le personnel de ma liaison, un peu ému par les étincelles que faisaient les balles ennemies en frappant les pavés de la route de Cambrai, et qui prétendait que l'adversaire tirait des balles explosives. J'affirmai à haute voix qu'avant que ma pipe fût terminée, l'ennemi aurait cessé le feu ; c'est ce qui arriva. Un prisonnier recueilli le lendemain matin, apprit que les Allemands s'étaient rendu compte de notre décollement de la veille, mais que par crainte d'un traquenard de notre part, ils s'étaient bien gardés de nous suivre, attendant la nuit pour se porter en avant. Notre réoccupation de Saint-Sauveur s'était opérée avec un tel soin qu'ils ne s'en étaient pas aperçus. Aussi, à la nuit furent-ils très étonnés de nous retrouver dans la même situation que le jour précédent, d'où la fusillade.

Si donc, le 136e, après s'être replié par ordre sur la lisière est d'Arras, ne 'était pas reporté en avant sur ma demande et avec l'autorisation du Général BARBOT, les Allemands à la faveur de la nuit se seraient emparés complètement et sans coup férir de Saint-Sauveur et seraient parvenus sans encombre jusqu'à la voie ferrée. Il ne fait aucun doute, qu'en raison de la supériorité de leurs moyens, de leur ténacité et de leur méthode à profiter des obstacles et des moindres accidents, ils auraient fini par franchir la voie ferrée, par suite à pénétrer dans la ville. En revenant à Saint-Sauveur et même plus à l'est, où il est resté, malgré plusieurs

attaques ultérieures, jusqu'à sa relève définitive le 20 mai 1915, le 136e a sauvé le 7 octobre 1914 une première fois Arras.

Deuxième Phase

On a vu qu'à partir du 15 octobre, le 136e cessa d'être placé sous les ordres du Général BARBOT pour revenir dans son Corps d'Armée normal. En prenant congé de lui, cet officier Général m'exprima toute la satisfaction qu'il avait eue à avoir mon régiment sous ses ordres, et ajouta qu'il ne regrettait qu'une chose, c'était de ne pouvoir l'emmener avec lui. Nous l'aurions suivi volontiers, tant il nous inspirait confiance. Donc, à partir de ce jour, le 136e revenu dans son Corps d'Armée est chargé de tenir tout le terrain entre la Scape (Blangy) et le chemin de terre d'Arras à Neuville-Vitasse. On en est encore aux errements de la guerre de mouvement, la défense s'appuie à des clôtures, à des murs, à des maisons organisées plus ou moins bien défensivement et à quelques tranchées peu profondes, sans liaison entre elles et situées surtout à l'est du cimetière d'Arras. On espère tous les jours sortir de cette situation stagnante et quelque peu déprimante.
La stabilisation complète ne sera sanctionnée et officiellement organisée qu'à partir du 20 octobre, où l'on reçoit l'ordre de construire une ligne continue de tranchées avec abris, couverte par des réseaux de fils de fer, et communiquant avec l'arrière par des boyaux. A ce moment, le 1er Bataillon (Commandant BONITEAU) occupe Blangy avec deux Compagnies en 1re ligne, tenant l'une la lisière est du village face au grand remblai du viaduc du chemin de fer sur la Scarpe, l'autre la lisière sud-est face à la voie ferrée et à la halte, une troisième surveille les bords de la rivière très boisés en cet endroit, la quatrième est en réserve dans une ferme au centre du village. Le 2e Bataillon (Commandant MONET) tient Saint-Sauveur et le terrain jusqu'à la maison de l'Equarrisseur. Quelques unités du 3e Bataillon (Capitaine GUÉDON, puis Commandant BOISSON), renforcées de quelques éléments du 25e et d'un Bataillon Territorial, occupent entre les 1er et 2e Bataillons, le cimetière et des éléments de tranchées à l'est de ce cimetière.
C'est dans cette situation que le régiment a l'occasion de sauver Arras une deuxième fois. En effet, le 22 octobre, les Allemands se sont emparés de la plus grande partie de Saint-Laurent-Blangy, tenu par le 159e, attaque que le Général MORDACQ qualifie d'attaque suprême. J'avais mon P.C. près de la porte du cimetière, dans la maison Wibaut. On m'avertit au lever du jour, que le 1er Bataillon, attaqué de front par l'ennemi débouchant du grand remblai du viaduc et de la voie ferrée, et fusillé de flanc et même de dos par les Allemands qui ont pénétré et progressé dans l'intérieur de Saint-Laurent et le long de la rive nord de la Scarpe, est obligé de se replier précipitamment dans le parc de ce que nous appelions le château blanc à l'est du village. J'accours aussitôt à Blangy et je prescrivis d'arrêter la progression de l'ennemi aux murs et maisons bordant à l'ouest le chemin qui conduite de la halte au pont sur la Scarpe. Je fis établir en même temps et très rapidement une barricade sur ce pont et une Compagnie (Compagnie DEVISMES) s'enferma pour la défendre dans le moulin attenant.
Malgré le refoulement du 159e au nord de la Scarpe, les portes d'accès vers Arras, se trouvaient ainsi fermées du côté de Blangy, et resteront fermées malgré tous les efforts ultérieurs de l'ennemi jusqu'au 20 mai 1915, où le régiment sera définitivement relevé. Si sans se laisser impressionner par le repliement du 159e, les dispositions nécessaires n'avaient pas été prises en temps utile dans cette matinée du 22 octobre, l'ennemi enhardi par son succès du Nord de la Scarpe, se serait emparé du centre et de la partie ouest de Blangy, et pour qui connaît la région et les facilités de progression qu'il aurait rencontrées, nul doute qu'il ne soit parvenu assez rapidement aux portes d'Arras.

Deux jours plus tard, il fut ordonné au 136e de reprendre la partie est du village perdue par la force des circonstances dans la matinée du 22 octobre. On lui accordait comme moyens supplémentaires une préparation d'artillerie de dix minutes (on croit rêver !) et un renfort de deux Bataillons, un du 2e R.I. et l'autre du 47e R.I., qui ne connaissaient nullement la région, arrivèrent un peu avant la tombée de la nuit et étaient complètement inconnus du Commandant du 136e. Au lieu d'un renfort, ils furent une gêne. Et puis, en admettant même que grâce à cet appoint, l'attaque pût réussir, à quoi aboutissait-elle ? A placer le 136e et ses deux Bataillons dans un cul-de-sac terrible et intenable, où ils auraient été entièrement décimés ou faits prisonniers, car ils se heurtaient sur leur front au bout du village au remblai formidable du viaduc bien organisé défensivement ; su le flanc droit l'ennemi tenait toujours la voie ferrée, sur le flanc gauche, il occupait Saint-Laurent : Ils étaient pris comme dans une souricière. Certains avaient oublié un principe de tactique le plus élémentaire, c'est que pour s'emparer d'un village on le déborde à droite et à gauche avant de lancer une attaque sur le centre à travers le village. Cette malheureuse attaque qu'il était impossible de réussir dans les conditions prescrites, ne fit qu'augmenter nos pertes et l'énervement de la troupe.

Quoi qu'il en soit, les Allemands s'étaient tellement rendu compte que la possession complète de Blangy leur était indispensable pour s'emparer d'Arras, que quelques jours plus tard, le 31 octobre, ils déclanchèrent sur le front du 136e une très violente attaque, précédée d'un bombardement intense de tous calibres, de 13 heures 30 à 17 heures. Cette préparation d'artillerie anéantit toutes les lignes téléphoniques et dans l'état d'organisation très précaire, dans laquelle nous nous trouvions, je fus, durant toute l'après-midi complètement coupés de mes Bataillons et sans communication possible avec eux. Deux cyclistes envoyés aux renseignements ne revinrent jamais. Dés la fin du bombardement s'engagea l'action d'infanterie menée par trois Régiments, identifiés le lendemain par de nombreux cadavres laissés sur le terrain, et à laquelle ont affirmé des prisonniers, assistait GUILLAUME des hauteurs de Monchy-le-Preux. Peut-être le leur avait-on fait croire pour stimuler leur ardeur ! Toujours est-il qu'à partir de 17 heures venant de la direction de Tilloy, ils se portèrent en masse vers les sorties su et ouest de Blangy. De cette façon, ils exécutèrent par rapport au 136e une attaque oblique, les unités présentant le flanc, ce qui permit d'en faire un grand massacre.

Plus de 300 cadavres restèrent sur le terrain et le 136e n'eut que des pertes insignifiantes. En tout cas, ils ne purent entamer nulle part notre ligne de défense, sauf à l'extrémité est de Saint-Sauveur où un officier allemand et quelques hommes parvinrent à pénétrer dans la maison la plus avancée. A la nuit, un sous-officier et quelques soldats du 136e entourèrent la maison de paille et y mirent le feu. Le lendemain, on retrouva tous les corps carbonisés. Le Général MAUD'HUY, commandant la 10e Armée, vint lui-même peu de jours après à mon P.C., remettre la Médaille Militaire au Chef de cette équipe d'incendiaires. Si ce jour-là encore, le 136e n'avait pas tenu en présence de l'intensité du bombardement, puis de la vigoureuse attaque d'infanterie, ce qui aurait été fort possible, car nous n'en étions pas encore à l'époque des tranchées profondes, bien organisées, bien reliées entre elles et avec l'arrière, et munies d'abris protecteurs, Blangy tombait et la chute d'Arras s'ensuivait. En ce mois d'octobre 1914, le 136e a donc sauvé trois fois la capitale de l'Artois.

III. – CONTINUATION DE LA PROTECTION D'ARRAS PAR LE 136e

Pour rester dans le cadre-temps fixé par le livre du Général MORDACQ, j'arrête ici l'exposé très résumé de l'action du 136e à l'est d'Arras, pendant le mois d'octobre 1914, et j'espère avoir

montré qu'en trois circonstances, les 7, 22 et 31 octobre, tandis que le 159e combattait dans le même but, le 136e a préservé lui aussi Arras de l'occupation allemande. Mais ce ne fut pas fini pour lui. A partir du 1er novembre, se poursuivit une lutte continuelle pour la possession de Blangy, durant la quelle l'ennemi ne put jamais progresser. La résistance qu'il avait rencontré les 22 et 31 octobre, l'avait, il est vrai, rendu plus perspicace et plus prudent, et lui avait sans doute démontré, qu'il avait en face de lui un Régiment qui ne se laisserait pas aisément manœuvrer, et dont les groupes francs qui opéraient toutes les nuits en avant de nos lignes, révélaient un mordant et un esprit agressif dont il devait tenir compte. Puis durant tout l'hiver 1914-1915, en particulier le 17 décembre, les 16 et 19 janvier 1915, le combat continua âpre et difficile, créant au centre de Blangy un point de friction particulièrement délicat, à telle enseigne que, malgré la fatigue des hommes, leurs besoins de se nettoyer et de se détendre, malgré mes demandes réitérées, l'autorité supérieure ne voulut jamais lui accorder un repos d'une certaine durée, jusqu'au jour de la relève générale du Corps d'Armée, le 20 mai 1915, parce que, fut-il répondu à mes demandes, on n'avait personne pour mettre à sa place.

L'affaire du 16 janvier, précédée de celle des entonnoirs et de la maison de poste de Blangy, fut particulièrement chaude, quoique tout bien pesé, il ne s'agit vraisemblablement de la part de l'ennemi que d'un vaste coup de main, destiné à lui procurer des prisonniers qui pourraient le renseigner sur notre regain d'activité que paraissait lui révéler l'incident des entonnoirs que nous avions créé dans la grande rue du village. Toujours est-il que le 16 vers midi, Blangy fut subitement submergé d'obus de tous calibres et de puissants projectiles de minennwerfer, qui tombèrent pendant plus d'une heure, enveloppant la localité d'un épais nuage de fumée et de poussière, qui le dérobait entièrement aux yeux des observateurs placés près des abattoirs.

L'alerte fut très vive, au point que le Commissaire Central d'Arras vint à mon P.C. demander s'il fallait évacuer complètement la ville. Le calme avec lequel je téléphonai à ce moment au 1er Bataillon (Commandant BONITEAU), qui occupait le secteur du cimetière, afin de savoir ce qui se passait, car la communication téléphonique avec le 3e Bataillon à Blangy était coupée, le rassura un peu. Je finis ensuite de le rassurer en lui disant de prévenir les habitants qu'il n'y avait aucun danger. Au fond, dans l'ignorance où j'étais des évènements, je n'étais pas moi-même aussi rassuré que je le paraissais devant mon entourage. Je ne le fus entièrement que lorsqu'un coup de téléphone du Commandant BONITEAU, m'apprit qu'il avait envoyé à Blangy sa Compagnie de réserve (Capitaine DEVISMES) pour faire une contre-attaque qui avait pleinement réussi. A part un nouveau bombardement de deux heures le 19 pour se venger sans doute de son échec du 16, l'ennemi ne manifesta plus à l'avenir d'activité réellement dangereuse sur notre front.

Relevé le 20 mai 1915 et mis au repos pendant huit jours à Agnez-les-Duisans, le 136e prit part ensuite à la bataille qui se livrait au nord de la ville, et exécuta dans le secteur d'Ecurie Roclincourt quatre attaques très meurtrières, le 30 mai, les 4,10 et 16 juin, donnant chaque fois de nouvelles preuves de son ardeur et de son esprit de sacrifice. Dans ces quatre journées, 38 officiers et près de 1.500 hommes furent mis hors de combat. La lutte ayant définitivement cessé de ce côté après l'attaque du 16 juin, il fut en juillet enlevé à la région du Nord et transporté sur un autre théâtre d'opérations. Ainsi se termina son action en Artois, où il était resté neuf mois.

IV. – CONCLUSION

Les témoignages ne manquent pas pour certifier la véracité de ce que j'ai relaté. Nombreux heureusement sont encore ceux qui ont vécu ces heures inoubliables et que nous revivons

avec émotion dans les réunions de l'Amicale du 136e. D'autre part, bien des habitants d'Arras doivent se rappeler l'héroïsme dont firent preuve les poilus de ce Régiment pour la défense de leur cité, héroïsme que me résuma un notable de la ville la veille de notre départ, en affirmant toute la confiance que les 3.000 habitants restés à Arras éprouvaient pour le 136e, et répétant que, puisque ce Régiment partait, leur sécurité n'étant plus assurée, ils n'avaient qu'à partir à leur tour. Les témoignages officiels en revanche sont beaucoup plus rares. Le 136e, contrairement à tant d'autres Régiments, n'a pas eu à l'époque ni par la suite la bonne fortune de trouver dans ses chefs normaux la hauteur de vues, l'esprit de justice et de réconfort, les encouragements, qu'il avait rencontrés pendant trop peu de temps hélas !sous le commandement du Général BARBOT. De sorte que, on a passé sous silence son action, son esprit de dévouement et de sacrifice pendant cette période si héroïque et si tragique de la guerre, et aujourd'hui pour ceux qui ne savent pas, il paraît n'avoir rien fait, alors qu'il a mérité tout autant que le 159e une grande part de gloire dans la défense d'Arras. Qu'importe après tout les consécrations plus ou moins officielles de son action, si les survivants ont le sentiment bien ancré d'avoir consciencieusement et largement rempli dans ce coin de France leur devoir envers la Patrie, et d'avoir mérité l'estime et la confiance d'un vrai chef, le Général BARBOT.

On peut se demander pourquoi j'ai attendu plus de 20 ans pour apporter mon témoignage à l'action du 136e à Arras. Le livre seul du Général MORDACQ m'y a incité. Je n'aime pas à battre la grosse caisse et à exalter des exploits, qui pour moi, se fondent et disparaissent dans la grande victoire finale. Mais, je ne pouvais pas laisser supposer et répéter que seuls la 77e D.I. et le 159e avaient sauvé cette ville en octobre 1914. La vérité historique m'imposait de sortir de mon mutisme. Alors que j'ai commandé le 136e sous Arras du 2 octobre 1914 à juillet 1915, je me devais donc de relater ce que ce Régiment a fait sous les murs de cette ville et d'établir que, lui aussi, a contribué peut-être plus que tout autre à conserver cette cité à la France. Les poilus de ce Régiment l'ont du reste si bien compris, que lorsqu'ils organisèrent leur Amicale, ils adoptèrent à l'unanimité le titre suivant à lui donner : "Les Défenseurs d'Arras". Ils l'ont pleinement mérité. Je devais aussi à la mémoire des très nombreux et bien chers camarades tombés pour le salut de cette ville, que je salue ici avec émotion et respect, de souligner leur héroïsme et d'affirmer le souvenir très profond et très reconnaissant que conserve d'eux leur ancien Colonel.

Une autre raison m'a poussé encore à faire ce simple récit. Le 7 juillet 1935, un groupe d'anciens Officiers et Soldats du 136e, qui avaient combattu à Arras, poussés après plus de vingt ans par un besoin irrésistible de revoir le théâtre de leurs exploits, s'est joint à moi pour ce pieux pèlerinage. Nous avons reçu un accueil si touchant des Municipalités d'Arras et de Blangy, et constaté que le souvenir de notre action en particulier à Blangy, était resté si vivace dans ces deux localités, que j'ai cru de mon devoir à titre de reconnaissance, de relater en peu de mots, pour ceux qui l'ignorent, ce qu'à fait le 136e au début de la guerre dans la région d'Arras. Détail touchant : nous avons retrouvé à Blangy la fille de la fermière, devenue fermière à son tour, dans la ferme complètement détruite, mais reconstruite telle qu'elle était en 1914, laquelle avait abrité pendant plusieurs jours des unités en réserve du Régiment. Cette brave femme se rappelait très bien et avec émotion des incidents de l'époque et pour certifier l'authenticité de ses affirmations, elle citait les noms du Commandant BONITEAU et du Capitaine FÉVRIER qui avaient effectivement logé dans cette ferme.

Quoi qu'il en soit, tout ce que j'ai relaté ne diminue en rien la gloire du Général BARBOT, qui fut en effet le grand animateur de la défense d'Arras au commencement d'octobre 1914, ni celles de la 77e Division et du 159e R.I.. Toutefois, j'ai cru utile, indispensable, de compléter brièvement l'exposé si vivant du Général MORDACQ, de façon que tous les défenseurs de cette belle Cité puissent revendiquer la part de gloire qui leur revient. Le Général MORDACQ a tenu de son côté à rendre hommage à l'héroïque Division BARBOT. Encore une fois, je m'y

associe de tout cœur, tout en revendiquant hautement pour le 136e l'honneur d'avoir lui aussi sauvé Arras trois fois en octobre 1914, et de l'avoir ensuite préservé de la souillure allemande.

7 septembre 1935.